

N° ILLUSTRATION

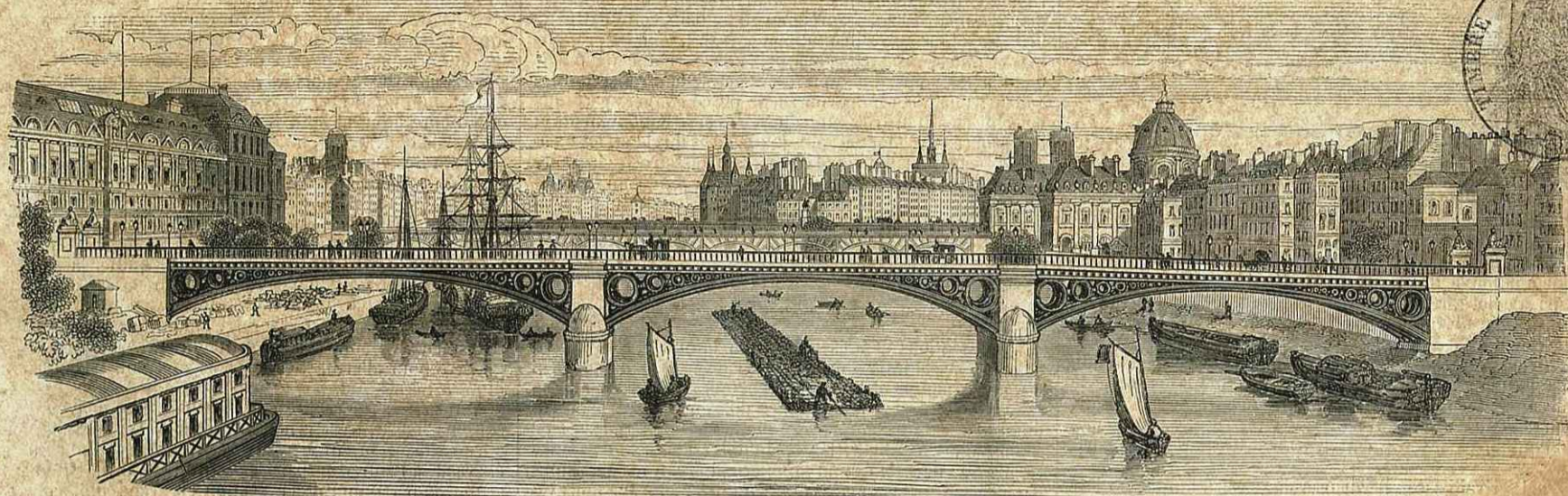
1855

1

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

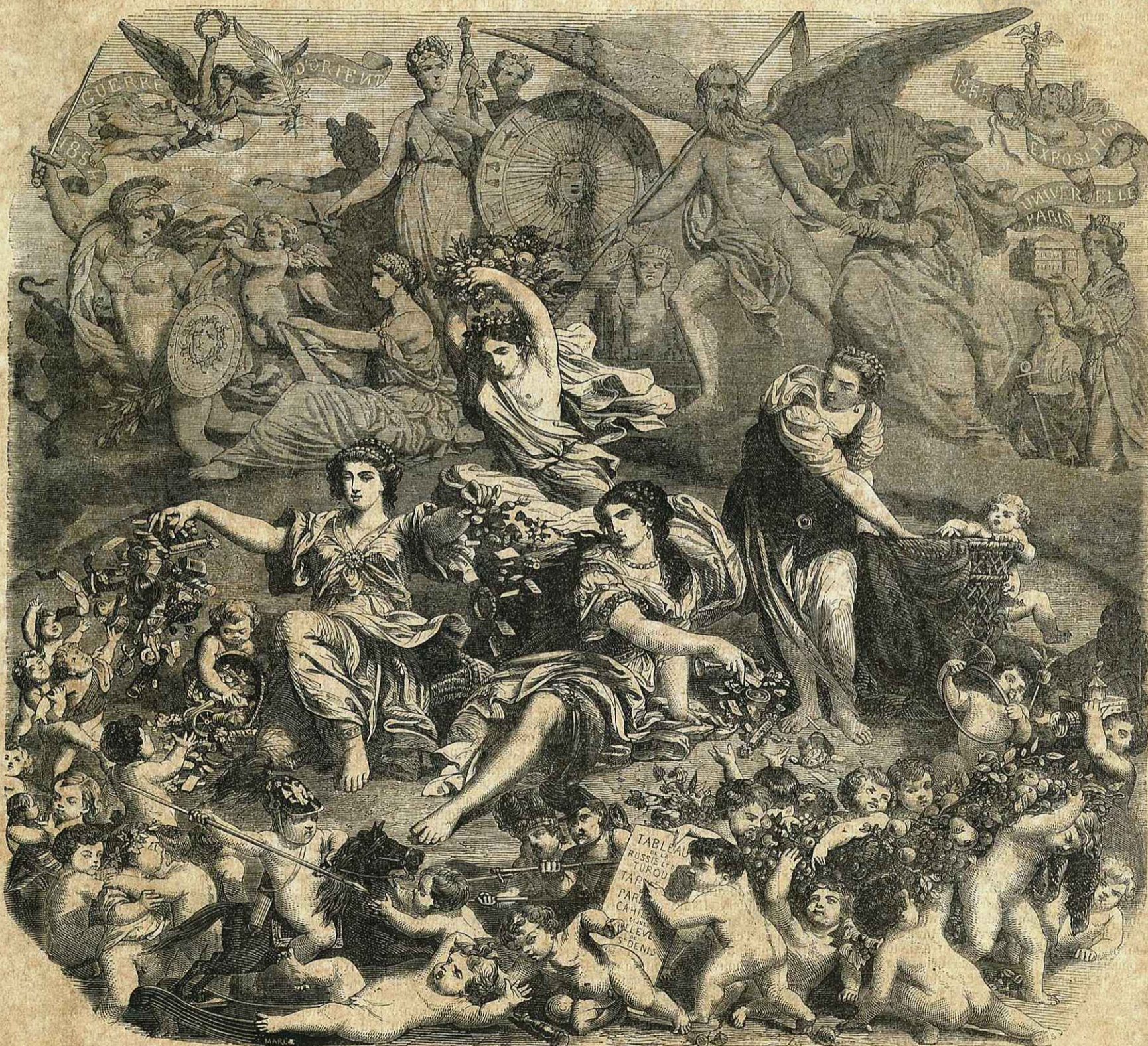
6 JANVIER 1855



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
 États-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim. 13 fr. 75 c.

N° 619. — Vol. XXIV. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
 Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.



connus ses nouveautés qui furent des vieilleries et tant d'éclatantes renommées dont personne ne se souvient. Le détail le plus agréable de cette plaisanterie au grand galop, c'est l'escadron volant des beautés de l'endroit faisant l'exercice comme des anges ou des caporaux. Levassor-Flaminio et Grassot-Médée concourent parfaitement de leur côté au but de cette parodie universelle, qui est de faire rire à outrance.

L'autre jour, chez un de nos amis et confrères, se trouvaient réunis une poignée de lettrés pour une séance de haute comédie. Un homme d'esprit et de cœur, excellent maître es jeux de la scène, qui aurait été un éminent comédien s'il avait voulu l'être, produisit sa petite troupe, l'élite d'une autre armée, dans les *Fausse confidences*. Araminthe ou M^{lle} Dalgue est une jolie personne qui dit juste et prête à son rôle toutes les grâces requises. Elle est trop jeune pour y avoir vu M^{lle} Mars ou même M^{lle} Plessis : elle n'y a vu que son maître, et c'est déjà beaucoup. Lisette ou M^{lle} Delille est une gentille enfant on ne peut plus heureuse de jouer la comédie, et qui s'en tire à merveille. Pourquoi leur maître n'obtiendrait-il pas l'autorisation de les présenter bientôt au public ? Il y a entre le Conservatoire et les deux



Petites industries du jour de l'an. Le marchand d'oranges du boulevard Montmartre.

scènes françaises une lacune évidente que le théâtre Récourt pourrait combler à la satisfaction générale.

Le gouvernement vient de créer une chaire de littérature et d'histoire dramatique au Conservatoire, et M. Samson en est le titulaire; M. Régner devient son successeur dans la classe de déclamation : deux excellents choix auxquels tout le monde applaudit. Ailleurs il est question de répartir, à titre de dotation supplémentaire, une somme de douze mille francs entre les cinq ou six sociétaires de la Comédie française qui comptent plus de vingt ans de service. En même temps on a promu au sociétariat une très-gentille pensionnaire de seize ans, par la raison qu'elle n'avait plus le temps d'attendre. C'est pourquoi on dit maintenant aux plus jeunes élèves du Conservatoire : « Continuez à bien réciter les leçons de vos maîtres, et, pour vos étrennes, vous serez sociétaires de la Comédie française.

Cependant la question des étrennes n'est pas épuisée, et le jour de l'an a prolongé son règne de vingt-quatre heures. Les boulevards n'ont pas cessé d'offrir le magique aspect d'un champ de foire dont les boutiques, à moitié dévalisées, allèchent encore l'oisif et le passant. Tel de ces magasins, bâti sur quatre lat-



Le marchand de bonbons et pavés rafraîchissants à la vanille de la place Maubert. — Dessin de M. Valentin.



Taupes et mulots.

tes, comme l'établissement de Janot, luttera jusqu'à la dernière heure contre l'élégance du voisin, le marchand patiné et à domicile. Sur cette double ligne d'où les arbres ont disparu, vous aurez remarqué sans doute, avec notre dessinateur, des effets de verdure et de feuillage obtenus par les débitants d'oranges. C'est une ornementation suffisamment touffue pour faire envie aux bosquets du Château-Rouge. Quant au marchand de bonbons de la place Maubert, son effet mérite aussi d'être signalé et croqué plutôt que sa marchandise. C'est le pêcheur à la ligne en terre ferme. Son hameçon, c'est une dragée, et quelle dragée ! que les gamins tentent de happer au passage : mais ils sont toujours attrapés, à moins que le marchand ne laisse le poisson gober l'hameçon pour achever son commerce. On entre au jeu pour un sou. Ce sont là les délices de l'enfant du pauvre : son plus grand bonheur, c'est une espérance, et il s'en donne tout son sou. Qu'a-t-il besoin d'aillieurs de le dissiper dans des emplettes ? une montre de 5 centimes et qui ne sonne pas, un pantin de six liards et qui ne remue pas, à quoi bon ? Est-ce que son imagination ne lui a pas donné l'éternelle

de tous les joujoux ? Sur les jouets de l'enfant du riche il a prélevé la dime de la curiosité, il est entré dans son bonheur par droit de flânerie. Au surplus, il sait par cœur les surprises du jour de l'an pour les avoir vu faire. Il a assisté à la toilette de toutes les poupées. Est-ce que ces tambours et ces trompettes n'ont pas sonné leurs fanfares à ses oreilles ? est-ce qu'il n'a pas vu rouler tout le premier

la mécanique de ces carrosses microscopiques où le banbin à panaches ne montera jamais ? Et le palais de la fée ! assurément il n'en sera jamais le propriétaire, mais que de fois il y est allé en visite !

N'oublions pas plus longtemps ces deux dessins de circonstance : *la Veille des Rois* en Provence, *le Jour des Rois* en Bretagne. *La Veille*, ce sont des myriades d'enfants parcourant les bois, les vallées, les campagnes, la torche en main, et répandant partout l'incendie, un incendie de feu de paille. Quand les munitions sont épuisées, on fait une dernière flambée, autour de laquelle les jeunes gaillards exécutent une ronde joyeuse.

Le Jour des Rois, c'est le tête à tête de deux paysans bretons, dans le cabaret où ils se partagent le pain de froment sucré de miel, et qu'ils arrosent d'un verre de vin bleu. Le festin n'est pas magnifique, et le gâteau n'est pas un morceau de roi ; mais, pour un campagnard condamné au pain sec et noir l'année durant, c'est un joli pique-nique ; ajoutez qu'on le savoure en cachette, loin de la ménagère, qui ne saurait approuver ces excès de consommation.

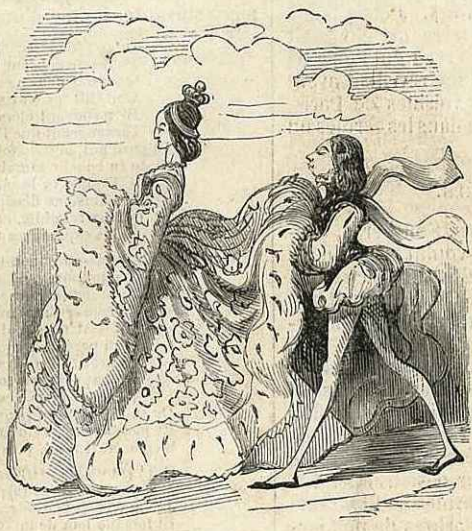


Paysans bretons cassant le gâteau des Rois. — D'après un dessin de M. Max Radiguel

Le Répertoire de 1854. — Revue dramatique, par Marcein.



Le château de Chenonceaux, état actuel.



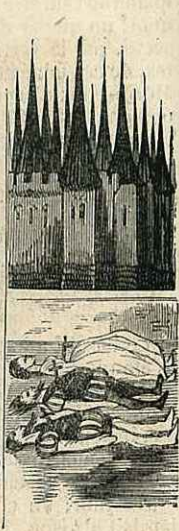
Le page de la reine de Navarre.



OPÉRA. — *Les Huguenots*.
Pas huguenot.



La noce aux flambeaux. Le doux moment, l'heureux mystère! (4^e acte.)



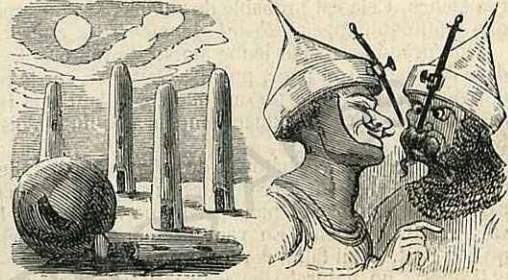
Finale.



OPÉRA. — *La Vestale*.
Une mise décente est de rigueur.



OPÉRA. — *La Nonne sanglante*.
Séance de fantasmagorie, par M. Comte et M. Scribe.



OPÉRA. — *La Nonne sanglante*.
Le beau décor du 3^e acte. — Est-ce que ce beau casque ne te fait rien? — Si, ça me fait toucher.



Le repertoire des Italiens.



OPÉRA. — *La Vestale*.
Le trombone du régiment.



OPÉRA-COMIQUE. — *L'Etoile du Nord*.
Une patrouille de quatre femmes et un caporal.



OPÉRA-COMIQUE. — *Le Pré aux Clercs*.
Succès qui grandit en vieillissant.



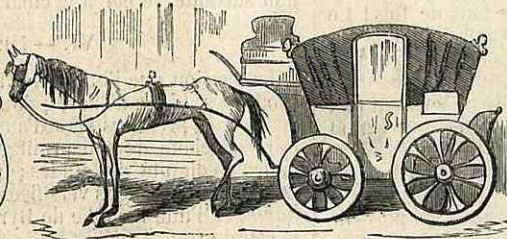
PORTE-SAINT-MARTIN. — *Le Comte de Lavrenie*.
Une explication entre M. de Louvois et M^{me} de Maintenon. — Voilà comme on écrit l'histoire.



Un grand homme, cette madame de Maintenon!



Pourquoi la musique de *L'Etoile du Nord* est-elle si bruyante? — Pour empêcher d'entendre les paroles.



PORTE-SAINT-MARTIN. — *Le Comte de Lavrenie*.
Le carrosse de M^{me} de Maintenon. A l'heure ou à la course?



Le comte de Lavrenie et sa fiancée, deux personnages qui ne font que passer et repasser.

Le Répertoire de 1854. — Revue dramatique, par Marcelin.



Souvenir d'un voyage sentimental à Saint-Petersbourg.



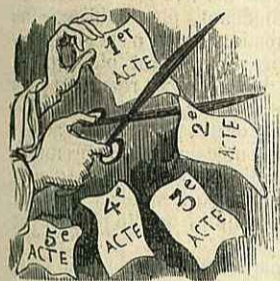
La 999^e rentrée de M^{lle} Rachel. C'est insupportable, une sociétaire qui ne fait que rentrer et sortir!



Bresant chaussant la perruque classique.



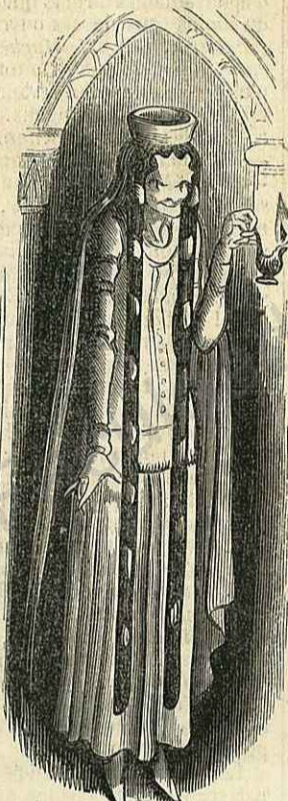
Les martyrs, ou le théâtre livré aux ours.



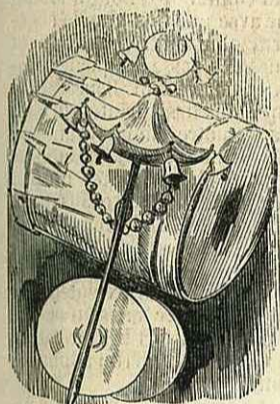
Rosemonde. Quelques coupures du manuscrit.



THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Rosemonde, ou la digestion difficile. Brrrr !!!... (Latour Saint-Ybars.)



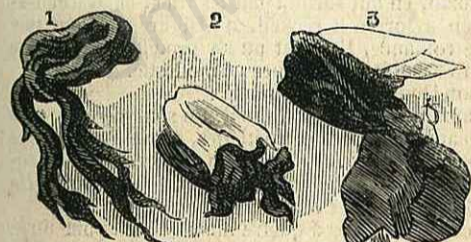
Rosemonde. Dans un seul acte!!!



Licences poétiques de l'exposition.



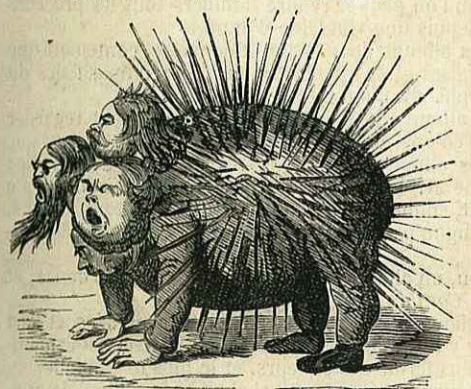
Odéon. Le Vicaire de Wakefield, sermon en trois points. 'La Conscience, ou l'honnête voleur.'



GYMNASÉ. — Les Cravales de Flaminio. 1^{er} acte. Désordre et passion Il apprend à naissante. 2^e acte. Il apprend à vivre. 3^e acte. Oui, c'en est fait, il se marie!



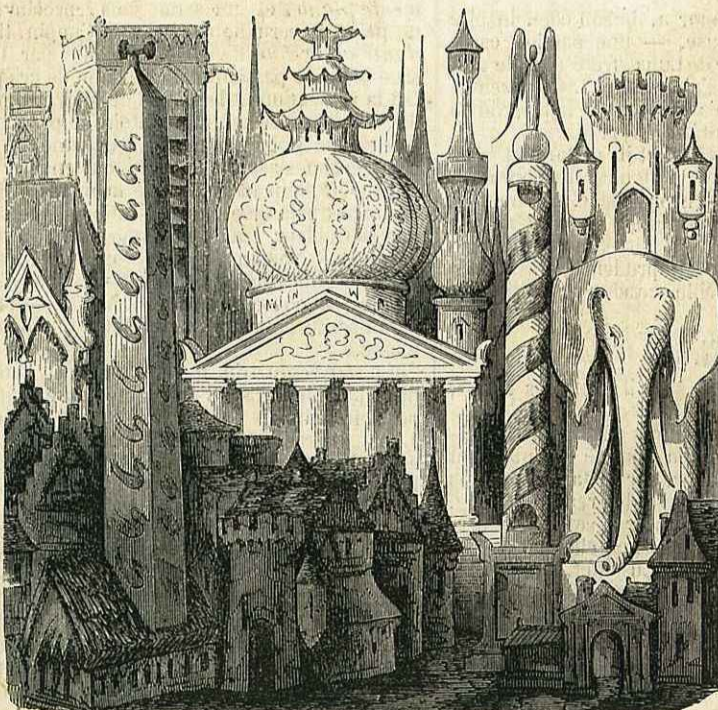
THÉÂTRE-LYRIQUE. Le Promis de la Promise.



GYMNASÉ. — Flaminio. Attitude de la critique vis-à-vis de l'auteur.



THÉÂTRE LYRIQUE. Un bijou trouvé dans le bijou perdu.



GAITÉ. — La féerie des Cinq cents Diables. La place du village.



TENDRES DISCOURS. Pourquoi les éléphants ont-ils de si petits yeux? — Parce qu'ils n'ont pas besoin d'y voir.



Girumont XVI, prince régnant de la féerie.

Chronique musicale.

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont empêché de féliciter plus tôt l'auteur du *Trovatore* du grand succès qu'il vient d'obtenir. Mais M. Verdi, quoique Italien, est assez Français aujourd'hui pour connaître notre proverbe : *Ce qui est différé n'est pas perdu*. Jamais jusqu'à présent nous ne lui avons donné de l'encensoir au travers du visage. Tout en reconnaissant les qualités naturelles qui en faisaient un homme remarquable, et qui constituaient son individualité, nous avons fait nos réserves quant à ce qui nous paraissait ses défauts. Comme il arrive nécessairement tôt ou tard aux hommes d'intelligence, ces défauts se sont amoindris et ses qualités se sont développées, et le *Trovatore* est pour nous le premier signe de cette transformation. Il ne nous reste donc plus qu'à faire notre compliment à M. Verdi, et nos remerciements par la même occasion, car nous lui devons de très-vifs plaisirs.

Le succès du *Trovatore* est aujourd'hui complètement assuré, et tout l'honneur en revient évidemment au compositeur. Le *libretto* a justement la valeur de nos plus mauvais mélodrames. Jugez-en par cette courte analyse.

La scène est en Espagne, dit le livret, en partie dans la Biscaye, en partie dans l'Aragon. Le comte de Luna était père de deux enfants. Une bohémienne, ou *gitana*, comme on dit de l'autre côté des Pyrénées, ayant été surprise près du berceau de l'un de ces enfants, lequel était malade, on en conclut naturellement que cette malheureuse lui avait jeté un sort. Ensorceler le fils d'un comte est un crime indigne de pardon. La gitana fut donc prise et brûlée en cérémonie. On sait que les Espagnols ont eu longtemps un goût particulier pour ce genre de divertissement.

La gitana avait une fille appelée Azucena, qui la suivit jusqu'au lieu du supplice. Elle lui cria, du haut de son bûcher : Venge-moi ! Azucena jura de venger sa mère. Il ne nous reste plus qu'à vous dire comment elle tint son serment. C'est là justement le sujet du drame d'Antonio Garcia Gutierrez, que M. Cammarano a traduit et disposé pour la scène lyrique.

Brûler le fils de celui qui avait fait brûler sa mère, telle est la pensée qui devait venir tout naturellement à la bohémienne Azucena. Les bohémiens de tous les pays ont un talent reconnu pour voler les enfants. Il n'est donc pas nécessaire d'expliquer comment Azucena s'y prit pour voler don Garcia, le fils puîné du comte de Luna. Elle l'amena au lieu même où avait été dressé le bûcher de sa mère, et y alluma un grand feu. Mais, comme une femme garde difficilement son sang-froid en accomplissant des actes aussi héroïques, Azucena perdit la tête au moment décisif, et jeta dans la braise son propre enfant au lieu de celui qu'elle avait volé. Que voulez-vous ? Elle était mortelle, et sujette à l'erreur.

Quand elle s'aperçut de sa distraction, elle n'avait plus de fagots sous la main, et plus tard elle n'eut pas le courage de rallumer le feu. Le petit don Garcia remplaça pour elle l'enfant qu'elle avait perdu. Elle lui donna une excellente éducation. Voyez plutôt ! voila don Garcia devant vous. Il s'appelle aujourd'hui don Manrique. C'est un grand et gros garçon, plein de vigueur et d'audace. Le casque et la cuirasse lui vont à ravir. Il manie la lance et l'épée en cavalier accompli. De plus, il fait des vers comme un poète provençal, et les chante, en s'accompagnant du luth, avec une grâce incomparable. C'est incontestablement le troubadour ou *troubador*, ou *troubatore* le plus distingué du royaume d'Aragon. Il va sans dire que personne ne sait qu'il est son fils d'une bohémienne. — Où trouvez-vous les fonds nécessaires pour soutenir son rang de chevalier ? — Demandez plutôt où il les prend : car on le voit souvent dans les bois et dans les montagnes, accompagné d'une troupe de gaillards peu scrupuleux à l'endroit de la famille et de la propriété. Mais il les quitte pour venir à la cour, où sa bonne mine, sa valeur, ses vers, sa voix et son luth ont touché le cœur de dona Leonore, fille d'honneur de la reine.

Or il se trouve que dona Leonore a, de son côté, inspiré une passion ardente et fiévreuse, — une passion espagnole enfin, — au présent comte de Luna, frère aîné de don Garcia, ou de Manrique, si vous l'aimez mieux. Comprenez-vous maintenant qu'Azucena n'a pas tout à fait perdu sa peine, et que son heure va bientôt arriver ?

Voilà les deux frères en présence, et ils ne tardent pas à croiser le fer, comme Etéocle et Polynice. Le comte est vaincu. Mais la bohémienne est encore déçue. Au moment d'achever son ennemi terrassé, Manrique s'arrête. Une voix secrète lui dit : « Ne frappe pas » Il laisse au comte la vie et la liberté. Son scrupule et grave imprudence, ainsi que le lui démontre Azucena. — Si pareille occasion se représente, lui dit-elle en *ut majeure*,

Sino all' Elsa questa lama
Vibra, immergi all' empio in cor.

— Si, lo giuro, répond Manrique. Mais il n'est plus temps, comme vous allez voir.

Il faut vous dire que Manrique a pris parti pour un seigneur insurgé, que ce seigneur l'a nommé commandant d'une forteresse, que dona Leonore, sur le faux avis de la mort de son cher troubadour, a résolu de prendre le voile, et que le comte, incapable de renoncer à cette belle personne, s'est embusqué près du couvent où elle doit se rendre, avec l'intention de l'enlever. En effet, il s'empare d'elle. Mais Manrique survient presque aussitôt, la lui reprend, et la conduit à Castellor, où il l'épouse.

Le comte, bientôt après, investit Castellor. Azucena vient se promener près de son camp. Pourquoi ? caprice de bohémienne apparemment. Du moins c'est la raison qu'elle donne.

D'una Zingara è costume
Mover senza disegno
Il passo vagabondo.

Peu satisfait de cette explication, et fidèle d'ailleurs aux traditions de sa famille, le comte fait préparer les fagots. Manrique est bientôt averti, et tente de délivrer sa mère. Mais sa sortie a le plus mauvais succès. Il est pris, et Léonor s'échappe comme elle peut pendant le tumulte de l'assaut. Le comte est vainqueur sur toute la ligne. Manrique et Azucena sont enfermés dans le même cachot. A l'un la hache, à l'autre le bûcher ; tel est l'arrêt de ce tyran peu délicat. Cependant il paraît s'humaniser un peu quand Léonor vint lui offrir pour rançon sa propre personne. Il accepte le marché. Mais Manrique n'en veut pas profiter. Il repousse la clef des champs que Léonor lui apporte. Il n'a deviné qu'à moitié. Léonor s'est promise en effet ; mais en même temps elle a vidé une petite fiole dont le contenu lui assure, dans un temps donné, la délivrance. Pendant que Manrique l'accable d'invectives, le temps s'écoule, elle pâlit, elle chancelle, elle tombe, elle meurt, et le comte, qui a failli se voir attrapé, devient plus méchant que jamais. — Conduisez ce drôle à l'échafaud, dit-il à ses sbires. Puis, entraînant Azucena vers la fenêtre : — Regarde bien : vois-tu là-bas cette tête qui tombe ? C'est celle de ton fils. — C'est celle de ton frère ! réplique la terrible bohémienne, qui a vu certainement jouer la Juive. Et elle ajoute avec un cri de triomphe : O ma mère, tu es vengée.

On en conviendra : il fallait à un compositeur plus que du talent pour faire supporter un spectacle aussi odieux, une aussi abominable histoire. M. Verdi a fait mieux encore. Grâce à lui, on y trouve du plaisir.

Ce sujet sombre et violent convenait singulièrement, i faut le dire, à la nature de son génie. Il aime à peindre les passions furieuses et les actions atroces. Il les recherche, les recueille, et les couve avec amour, comme ce procureur normand faisait les petits procillons. Voyez la série d'épouvantables forfaits que nous offrent ses ouvrages, ou du moins ceux de ses ouvrages qui nous sont connus, *I Lombardi*, *Ernani*, *Macbeth*, *Luisa Miller*, *I due Foscarini*, *Rigoletto*, etc. De tous ces drames, *Nabucco* est le plus serein. Mais, en revanche, *il Trovatore* est incontestablement le plus orageux. Les passions y sont justement comme les vents lady Alton, dans la comédie de Voltaire. — « Connaissez-vous les grandes passions, Mademoiselle ? — Hélas ! Madame, voilà une étrange question. — Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour languoureux, mais cet amour-là qui fait que l'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, et se jeter ensuite par la fenêtre ? — Mais c'est la rage dont vous me parlez, Madame. »

Tel est l'amour de Manrique, et plus encore celui du comte de Luna. Léonor a un peu moins de violence quand elle est seule : on voit que son âme se laisserait aller volontiers à la tendresse, et même à la rêverie. Mais ses farouches amants l'entraînent bientôt dans leur tourbillon, et, malgré qu'elle en ait, elle hurle avec les loups. Quant à la bohémienne qui a fait rôti son enfant en le prenant pour un autre, c'est positivement une furie. Dans un pareil drame il était donc impossible à M. Verdi d'être exagéré. Son expression, souvent excessive dans d'autres ouvrages, pouvait, cette fois, tout au plus être juste. Le poète s'était monté au diapason du compositeur.

Il faut d'ailleurs reconnaître une amélioration très-sensible dans les procédés matériels de M. Verdi. Son harmonie est devenue plus régulière, plus correcte, plus claire qu'elle ne l'était dans ses premiers ouvrages. Son instrumentation est moins dure, moins chargée. Elle a toujours autant d'éclat, mais elle ne fait plus de bruit, ou du moins, elle n'en fait plus hors de propos. N'est-ce pas un grand progrès ?

Les bornes de cet article ne nous permettraient pas d'analyser en détail chaque morceau de cette partition, qui est assez volumineuse. Mais nous pouvons signaler les principaux et les plus remarquables. La ballade de l'introduction est une mélodie très-originale, dont le style incisif frappe l'imagination et s'imprime vivement dans la mémoire, aussi bien que le chœur qui suit, chanté *estremamente piano*, et qui serait sans reproche s'il ne rappelait un peu trop certaine mazurka de Chopin. Il y a dans l'*andante à six-huit* de la cavatine dite par Léonor, un passage plein de passion et d'élan, une de ces phrases qui ont fait la réputation et le succès de M. Verdi, et qui, en Italie, chantées devant un auditoire impressionnable par des acteurs qui s'abandonnent à leur émotion, arrachent des cris d'enthousiasme à la salle tout entière. Si cet effet ne se produit point ici, c'est que la masse du public ne comprend pas la langue, qu'il est moins facile à émouvoir, et que sa froideur réagit nécessairement sur l'actrice qui est devant lui. Nous ne saurions louer de même l'*allegro* de cette cavatine, dont la mélodie n'est pas d'accord avec les paroles, — chose rare chez M. Verdi, — et qui, d'ailleurs, paraît écrite pour un violon plutôt que pour une voix humaine.

La *strette* du trio qui termine cet acte a pour thème principal une phrase d'une prodigieuse vigueur. Il était impossible de mieux peindre la farouche passion du comte de Luna. La réplique des deux amants n'est pas en reste. Il est fâcheux seulement que ce soi-disant trio ne soit en réalité qu'un duo, grâce à l'amour de l'auteur pour les unisons. C'est là un de ses péchés mignons, et l'un de ceux auxquels on doit le plus vivement souhaiter qu'il renonce.

On a trouvé généralement trop d'enclumes et de marteaux dans le chœur des bohémiens. Nous ne défendons ni les marteaux ni les enclumes, et si nous pardonnons à ce morceau, c'est parce qu'il est court. Nous aimons mieux appeler l'attention sur la chanson d'Azucena, mélodie pleine de caractère, très-vivement colorée, mélancolique et furieuse tout à la fois, et dont la conclusion brusque et inattendue fait pressentir que le personnage qui la chante n'est pas tout à fait dans son bon sens.

Il y a de beaux passages dans le duo entre la bohémienne

et Manrique. Mais la forme musicale n'en est peut-être pas suffisamment arrêtée. L'air du comte, en revanche, est un morceau superbe, que le public fait toujours répéter, et il a bien raison. Nous devons ajouter que M. Graziani l'exécute avec une ampleur de voix et de style, une énergie et une grâce tout à la fois, qui le placent au premier rang parmi les barytons d'aujourd'hui. Nous ne voyons plus guère au-dessus de lui que M. Ronconi : mais on peut s'élever très-haut sans égaler celui-là.

Cet air est suivi d'un *andante* à cinq voix, avec chœur, où les parties vocales sont disposées avec une grande habileté. Le chant entrecoupé du *soprano*, la phrase ascendante du ténor, la mélodie en *tierces* exécutée par les deux basses, y sont entendues simultanément sans qu'un seul instant l'un nuise à l'autre. C'est à la fois très-compliqué et très-clair, et le tout finit par des progressions harmoniques de la plus grande élégance. Ce morceau fait beaucoup d'effet, et en ferait encore davantage si M^{me} Frezzolini avait le *medium* de sa voix mieux timbré et l'émission plus facile.

La *strette* de l'air d'Azucena, au troisième acte, est également fort remarquable, tant par la phrase elle-même que par la disposition des voix qui l'accompagnent à la seconde reprise, et par les harmonies de la péroraison. La cavatine de Manrique est beaucoup moins distinguée. Mais il n'y a qu'à louer dans le morceau par où commence le quatrième acte. Manrique, prisonnier, est enfermé dans une tour ; Léonor vient chanter sa douleur et son désespoir au pied de cette tour. Bientôt des accords funèbres l'interrompent. C'est le *miserere* que l'on chante pour son époux condamné à mort, pendant qu'une cloche tinte avec lenteur le glas des agonisants. Tout à coup une voix connue la fait tressaillir. C'est Manrique qui chante son dernier adieu à la vie, son chant de mort, comme disaient les sauvages de l'Amérique. Rien n'est plus touchant, plus noble et plus poétique que ce chant du troubadour ; rien n'est plus douloureux que les accents d'élvire ; rien n'est plus froidement cruel que les harmonies du *miserere* ; rien n'est plus poignant que les monosyllabes de cette cloche qui semble distiller le désespoir goutte à goutte, et l'on ne saurait imaginer un effet plus puissant que celui de cet ensemble. Cela fait frémir, mais d'une émotion toute morale. Aucune secousse physique, aucun élément grossier ne s'y mêle, et les moyens employés tout aussi simples que le résultat est complet et saisissant.

Il y a encore de fort belles parties dans le duo qui suit, entre Léonor et le comte, et dans les dernières scènes, notamment le trio en sol majeur chanté dans la prison, et qui est réellement un trio. Mais nous sommes forcé d'abrèger.

Nous avons déjà rendu justice au talent de M. Graziani vient de déployer dans le rôle du comte. M^{me} Borghi-Mamo remplit celui de la bohémienne avec une très-grande énergie. Il nous semble que M^{me} Frezzolini fait trop d'efforts, et rend quelquefois pénibles et durs des passages que le compositeur aurait voulu gracieux et tendres. M. Baucardie ne paraît pas encore complètement remis des atteintes qu'a dû lui porter sa transplantation sous notre climat brumeux. Sa voix est évidemment altérée. Il nous paraît néanmoins qu'il doit, même quand il se porte bien, chanter un peu *en dehors*, comme disent les professeurs de vocalisation. Mais il a une tenue de voix remarquable, de l'expression et un très-beau style. C'est donc, à tout prendre, un artiste fort distingué.

La partition du *Trovatore* est d'ailleurs exécutée par l'orchestre, et même par les chœurs, avec un soin et une perfection rares, et les décorations sont fort belles. En un mot, l'administration n'a rien négligé, et mérite à tous les égards le succès qu'elle a obtenu.

— *Paulo majora canamus*. Le jour de l'an n'avait peut-être jamais fait éclore autant d'albums que cette année. Il faut citer avant tout celui de l'éditeur Brandus, composé de morceaux anciens et connus, mais presque tous du premier ordre. Rossini, Donizetti, Meyerbeer, Auber, Hérold, Halévy, Adam, en ont surtout fait les frais, et M. Panse-ron, qui en a formé le recueil, n'y figure que pour une charmante romance. Il aurait pu s'y prodigier davantage sans qu'on l'accusât de manquer de modestie.

La maison Heugel et Cie a publié :

1° Un album de Félix Godofroid. Ce sont de nouvelles pièces de piano, brillantes et poétiques, comme tout ce que produit ce compositeur. Il y en a six : *Les Gouttes de rosée*, *le Coin du roi*, *le Hamac*, *la Danse indienne*, *Un orage à l'ense*, et *les Chants des mages*.

2° Un cahier d'études à quatre mains, ayant pour titre : *École concertante de piano*. Il nous suffira, pour en faire comprendre la valeur et l'utilité, de dire que M. Lefebure-Wély en est l'auteur.

3° Le *Pianiste moderne*, par Gorla, recueil de morceaux d'études où l'on peut se rendre familiers tous les procédés inventés depuis une vingtaine d'années.

4° Deux albums de musique et de danse, contenant une suite de valse et de quadrilles par les compositeurs du genre les plus avantageusement connus.

5° Un album de M. Strauss, que l'on peut regarder comme le colonel de ce régiment là.

6° Trois albums de romances. L'un est de M. Abadie ; un autre de M. Lhuillier ; un troisième de M. Nadaud. Ce dernier est, comme on sait, poète et musicien tout à la fois, et se distingue par un esprit, une finesse et une grâce inimitables.

7° Enfin, un album consacré spécialement à la danse, et intitulé le *Cotillon*.

Tout cela est orné de lithographies très-soignées, et l'art du relieur y brille du plus vif éclat. M. Heugel est évidemment le plus fertile des éditeurs, et le plus magnifique.

Vous trouverez chez M. Chabal un gros album de quadrilles, valse, polkas, etc., etc., par M. Wallerstein, qui sera d'un grand usage d'ici au carême.

M. Colombier publie douze romances de M. Paul Hen-

Il y a de plus six romances nouvelles de M. Léopold

Est-ce tout? Non. Il nous faut mentionner encore l'Age

La France musicale nous adresse, trop tard pour en

P. S. Une dépêche télégraphique qui nous parvient de

Souscription pour les soldats de Crimée.

La ville de Bordeaux continue à répondre avec l'élan du

Bordeaux, le 1er janvier 1855.

Monsieur le Directeur,

Le numéro de l'Illustration du 30 décembre m'est parvenu

Nous avons déjà remis au ministre une somme de 40,000 francs,

« Nous avons, au nom des donateurs, à formuler auprès de

« Cet envoi ne constitue que le premier tribut de la Gironde à

Pour le premier de l'an, je ne pouvais offrir de meilleures étren-

L'expression de mes sentiments les plus distingués, l'un des

Sixième liste.

Table with 2 columns: Name and Amount. Includes entries like 'Report. 44,161', 'Il faut donc ajouter aux 27,430 fr. 20 c. de la', 'Mme L. G. et Marc Bourgeac 19 75'.

Table with 2 columns: Name and Amount. Includes entries like 'Report. 114,991 20', 'Lefèvre. 5', 'Baudry. 10', 'G. 5', 'Héliot, de Saint-Quentin. 5'.

Table with 2 columns: Name and Amount. Includes entries like 'Report. 115,999 80', 'C. C., à S. 10', 'Souscription recueillie à Dun-le-Palletéau. 43 30', 'Mouleno. 5'.

115,999 80

116,758 10

Des souscriptions sont ouvertes à Paris, dans plusieurs

Et enfin, plusieurs théâtres préparent des représentations,

ERIAMUM. Dans la précédente liste, on a indiqué pour une sous-

Publications de L'ILLUSTRATION.

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION, — 24 volumes. Prix de

TABLEAU HISTORIQUE, POLITIQUE ET PITTORESQUE DE LA TURQUIE ET DE LA RUSSIE, 1 vol., format

PAR MM. JOUBERT ET FÉLIX MORNAND. Prix : 7 fr. 50 c. broché. — Belle reliure anglaise : 10 fr.

TABLEAU DE PARIS. Ouvrage illustré de plus de 1,500 gravures sur toutes les curiosités parisiennes.

PAR EDMOND TEXIER. 2 vol. de 400 pages, format de l'Illustration. Prix : 30 fr. les deux vol. brochés. — Belle reliure anglaise : 40 fr.

COURS D'ÉTUDES COMPLET ET GRADUÉ POUR LES FILLES (Cahiers d'une élève de Saint-Denis), par deux

Ouvrage approuvé par les meilleures institutrices de toutes les villes

MÊME MAISON, rue Richelieu, 60.

ŒUVRES DE M. MIGNET, membre de l'Académie française

Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère

Notices historiques, deuxième édition considérablement augmen-

Correspondance.

Nous sommes un peu en retard avec nos correspondants. Nous

M. B. de B., à Constantinople. Nous ne pouvons pas, Monsieur,

M. P., à Lyon. Nous serons en mesure de publier des suppléments

Kamiesh et Kazatch.

Le Moniteur de la flotte a publié l'article suivant, qui fait

« Kazatch est le quartier naval anglais, et, quand on double

« A un peu plus d'une encablure vient la Tribune, frégate

« A deux ou trois encablures plus loin, on voit rangés

« Maintenant, si nous remontons la baie que nous venons

« Mais, d'abord, jetons un coup d'œil sur la grande rade :

« Revenons à la pointe E : en la doublant, nous aperce-

« Voici maintenant le vieux Vauban, toujours prêt à

« En avant et à une demi-encablure environ l'un de

« La chaîne une fois passée, nous sommes dans l'avant-

« En avant et à une demi-encablure environ l'un de

« Une vie, une animation extraordinaires règnent dans

« Et ne croyez pas que dans cette fourmilère l'activité

« On voit, en effet, sur la plage E., quelques tentes ;

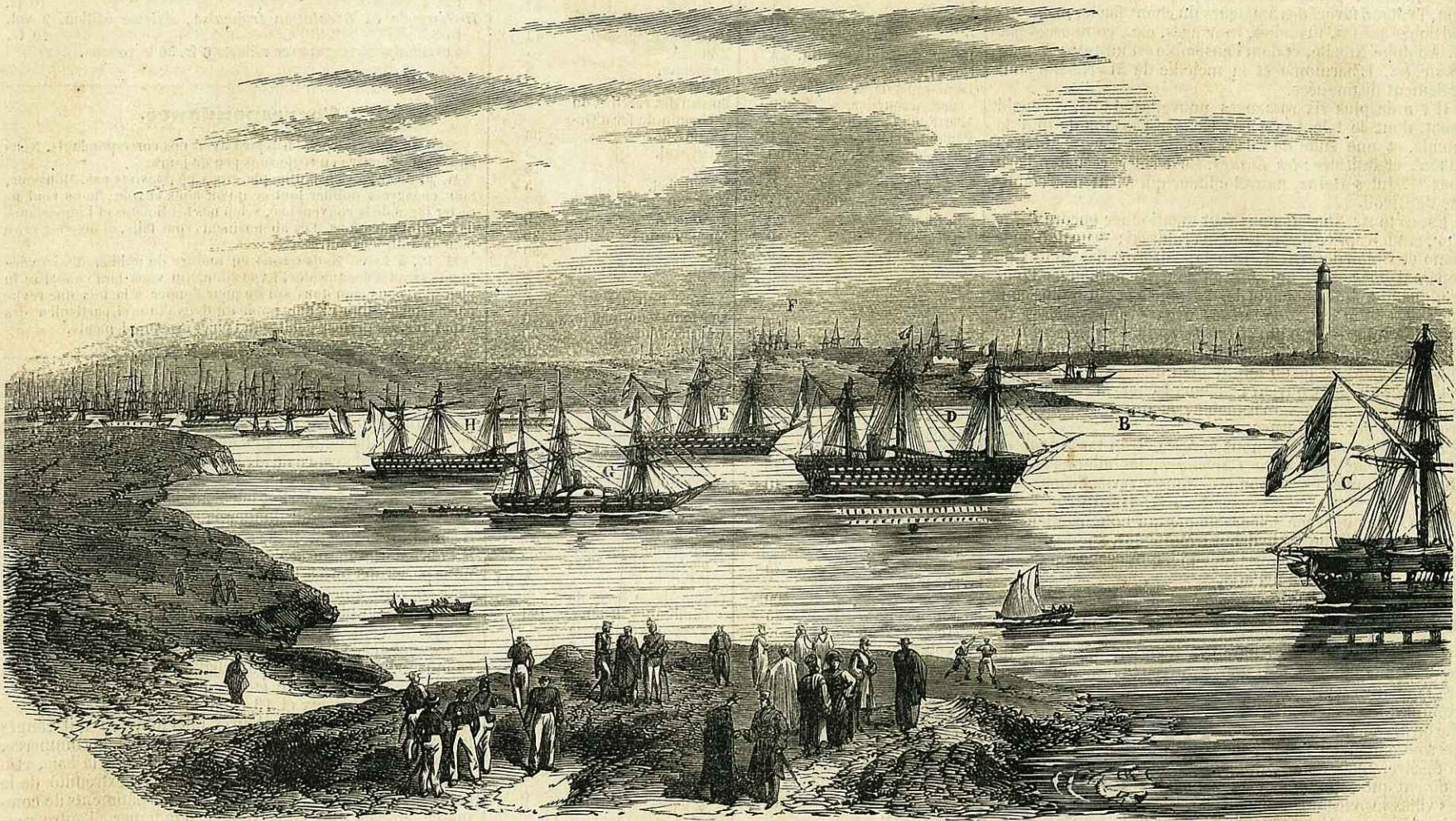
« Un peu plus loin, voici un camp commercial, une vé-

« Un peu plus loin, voici un camp commercial, une vé-

« Un peu plus loin, voici un camp commercial, une vé-

« Un peu plus loin, voici un camp commercial, une vé-

« Un peu plus loin, voici un camp commercial, une vé-



Le port et l'avant-port de Kamiesh. Vue prise de la pointe nord.

A, batterie de la pointe sud; B, estacade; C, *Pomone*; D, *Montebello*; E, *Marengo*; F, vaisseau de ligne anglais; G, *Montézuma*; H, *Alger*; I, navires de commerce.

« C'est là qu'arrive un aqueduc également dû à leurs soins. Cet aqueduc n'aura pas moins de 800 mètres; il va chercher de l'eau douce à un puits qu'on a réussi à trouver à force de recherches, et dont la ressource sera précieuse pour la santé de nos hommes.

« Rien n'est amusant comme d'entendre les capitaines des navires de commerce qui en sont à leur second voyage en Crimée et à Chersonèse, exprimer leur étonnement de la transformation que nos bâtiments ont su opérer ici. Ces rives, qui semblaient à jamais sauvages, inhabitées, ils leur

ont, en quelques semaines, donné un aspect plein de vie et d'animation, et chaque jour apporte à cette installation improvisée une amélioration nouvelle.

« Nos alliés ne tarissent pas sur cette facilité de nos marins à savoir faire face à toutes les circonstances, et eux, qui se connaissent en *comfort*, sont de trop bons juges pour que leur appréciation ne fasse pas autorité en pareille matière. « Il semble véritablement, disait dernièrement un « jeune officier général de la marine anglaise, à son retour « d'une visite à notre escadre de Kamiesh, que chacun de

« vos bâtiments de guerre ait été équipé pour faire une « campagne autour du monde, car je vois que tout ce que « l'armée vous demande, vous le lui donnez. et que vous « avez encore à bord tout ce qu'il vous faut pour les cir- « constances même les plus imprévues. »

« On ne peut pas mieux caractériser le rôle que joue notre flotte dans la mer Noire, et la haute place qu'elle a su conquérir dans l'estime de nos nobles alliés.

« DE SAINTE-ADRESSE. »



Le port et l'avant-port de Kamiesh. Vue prise de la pointe sud. — D'après les dessins de M. C. Ca re'.

A, batterie de la pointe nord; B, estacade; C, *Pomone*; D, *Montebello*; E, *Marengo*; F, *Montézuma*; G, *Alger*; H, bâtiments du commerce; I, navire à la côte.

LE JURILÉ DE LA TIRELIRE, par Randon.



Pour vous porter bonheur, en sa qualité de célibataire, votre porteur d'eau vient, avant le jour, vous la chouaïter accompagnés de plusieurs jôlres.



Messieurs les Boueurs vous relancent jusque dans votre alcôve, pour vous offrir l'assurance de leur considération distinguée.



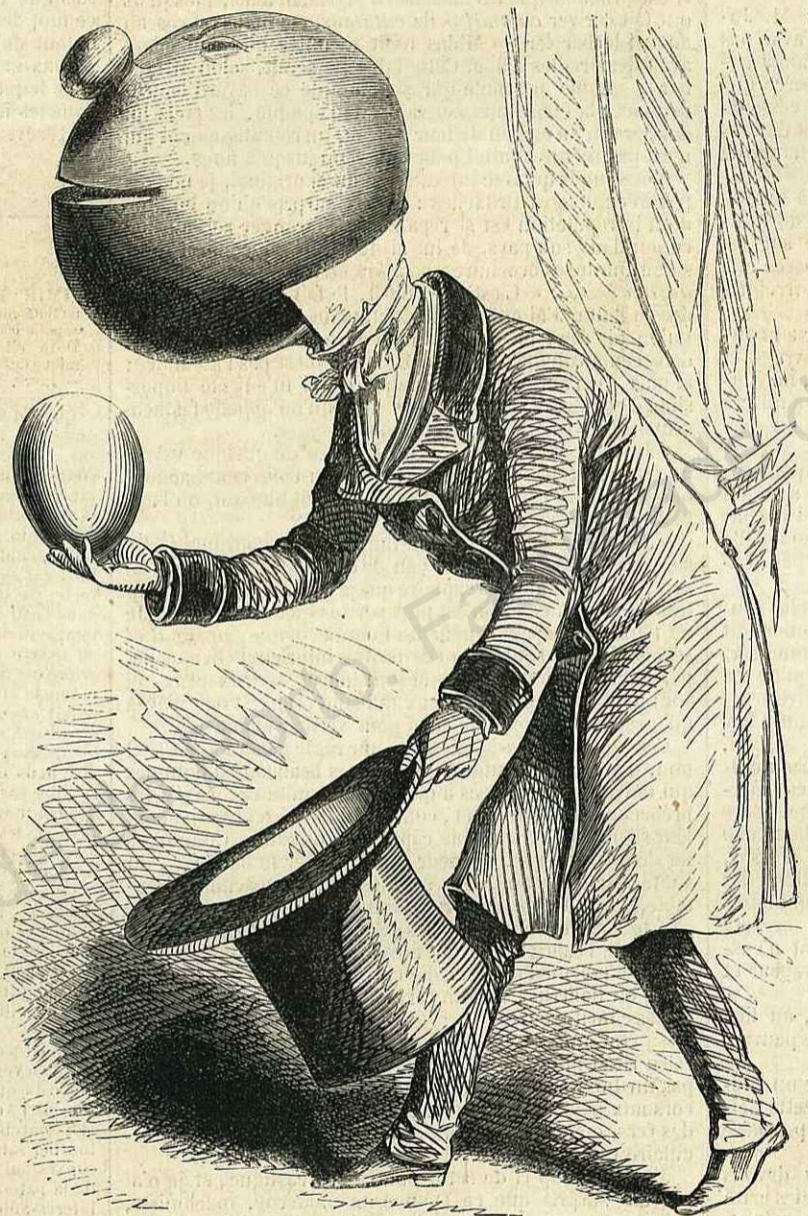
Votre frotteur, qui a le vin tendre, voudrait au moins vous presser sur son cœur.



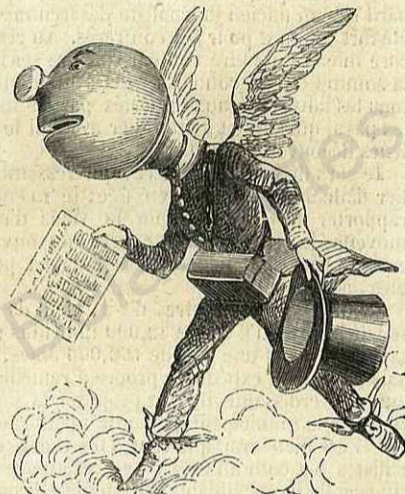
Pour commencer gaiement l'année, l'orgue vous gratifie de : Aimes-tu, Marco la belle, les Cosaques, les Fraises, etc.



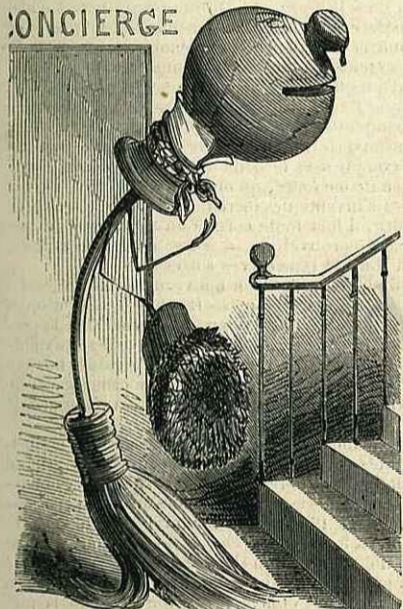
Mon cher parrain..., apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.



C'est toujours avec un nouveau plaisir que ce bon M. Janvier offre un œuf pour avoir un bœuf.



Le facteur multiplie la distribution des calendriers avec un empressement désintéressé.



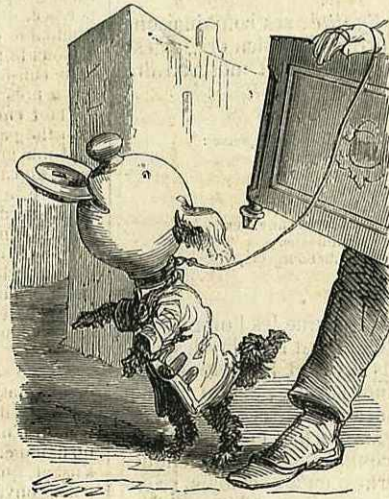
Contrairement à ses habitudes, le balai se montre d'une souplesse tout à fait digne des loges.



Sa s'ic d'un scrupule inoui, ma... concierge m'offre la primeur de mon journal.



Le tambour de la garde nationale prodigue ses flus, à condition de n'avoir pas affaire à des rats.



Le moindre rogaton Ferait bien mieux son affaire.



Corsaires contre corsaires Ne font pas souvent leurs affaires.



Le garçon de café répond à l'appel, et le gloria vous est servi chaud!



Les Upa-Upa, [danse] taitienne. — D'après un dessin de feu M. le capitaine Dupouy (voyage de l'Amérique dans les mers du Sud).

modifier en rien la forme des objets, il savait donner du charme et de la poésie aux esquisses les plus simples. A son retour, élevé au grade de capitaine de vaisseau, il fut chargé de l'armement d'un navire à hélice, le *Marsouin*, pour une expédition scientifique, et dont il eut le commandement. Malheureusement il fut obligé de modifier ses plans, et il alla rejoindre à Cayenne son ancien chef et ami, le contre-amiral Fourrichon, nommé au commandement de cette colonie. Comme dans ses voyages précédents, il voulait étudier scientifiquement le pays et le parcourir en touriste, l'album à la main. Il ne suivit pas avec assez de prudence les conseils de ses amis, qui l'engageaient à ne pas trop s'exposer aux chaleurs meurtrières de ce pays. Une fièvre violente l'enleva en quelques jours. Ses funérailles furent d'un effet imposant : toute la marine pleurait sincèrement la perte d'un homme qui était considéré comme l'un de ses meilleurs officiers, et qui, sans ce fatal accident, eût sans doute contribué à sa gloire.

Ce fut dans son voyage des mers du Sud qu'il eut occasion de visiter Taïti. Parmi les dessins de son album qui rappellent son séjour dans cette île, nous avons choisi celui qui représente une danse de jeunes Taïtiennes. C'est la danse que l'on a souvent citée sous le nom de *Upa-Upa*, et où s'exprime avec le plus de grâce et d'énergie toute l'ardeur des jeunes insulaires. Cette scène d'un petit peuple encore à demi sauvage, qu'on croirait dans l'âge d'or, ne semble pas sans quelque analogie avec le rêve de bonheur de Papety, pauvre charmant artiste mort aussi au début d'une carrière où il avait si brillamment marqué sa place.

La danse est la principale distraction des Taïtiens ; aussi y déploient-ils un talent de chorégraphie inimaginable, mais généralement trop libre ; et même aujourd'hui que les danseuses sont vêtues de robes blanches et couronnées de fleurs, les gestes et les figures sont encore un peu trop sauvages.

L'orchestre indigène s'est transformé depuis quelques années. Autrefois il se composait d'une flûte à trois trous, dans laquelle une de ces nymphes de la mer soufflait avec le nez, de tambours de toutes grandeurs, de trompettes marines et d'*iharas*, sorte de tambour formé d'un bout de bambou, comprenant un entre-nœud tout entier percé d'un bout à l'autre, et sur lequel on frappait avec un bâton. On voit que la caisse de nos tapins et la flûte ont détrôné ces instruments primitifs.

ERNEST CHARTON.

Un de nos collaborateurs nous adresse une description géographique des points relevés dans le panorama du théâtre de la guerre publié dans notre numéro du 30 décembre 1854. Nous regrettons de n'avoir pas reçu à temps ce document qui complète notre dessin, et qui est de nature à intéresser tous nos lecteurs, et en particulier ceux qui suivent sur ce plan fidèle les opérations auxquelles prennent part des acteurs qui leur sont chers. Nous ne négligeons rien

pour satisfaire leur impatiente sollicitude. Hier même nous avons reçu de M. Durand-Brager de nouveaux dessins qui paraîtront la semaine prochaine, et qui reproduiront des scènes du théâtre de la guerre, dont les récentes dépêches font le récit et la description.

Echecs.

CORRESPONDANCE.

LE COMITÉ DE DIRECTION chargé d'organiser le tournoi de 1855 et de recueillir les souscriptions se compose de MM.

- Duc de Caraman, président.
- Devinck (M. du C. L.), } Vice-présidents.
- De Saint-Amand, }
- Salias, Doazan, Chamouillet, Laroche, colonel de Nettancourt, Schullen, Brooke-Greville, Journoud, Séguin.
- Arnous de Rivière et Pretti, secrétaires.

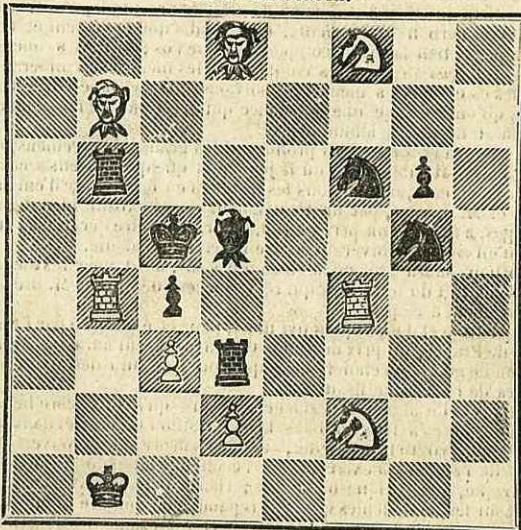
A. Lebel. N'avez ni crainte ni regret.
M. Grosdemange. Ont été reçus avec la faveur due au nom dont ils sont signés, et vont être examinés. Mille remerciements.
Durand (de Lisieux). *Tarde venientibus*..... un compliment de condoléance.

Aug. Bonnes. Vous ferez certainement très-bien d'adopter notre notation. — L'ouvrage de M. de Basterot (prix : 5 fr.) est un bon guide.

Solution du n° 27 par W. Jérôme.

PROBLÈME N° 29.

PAR M. LAMOUROUX.



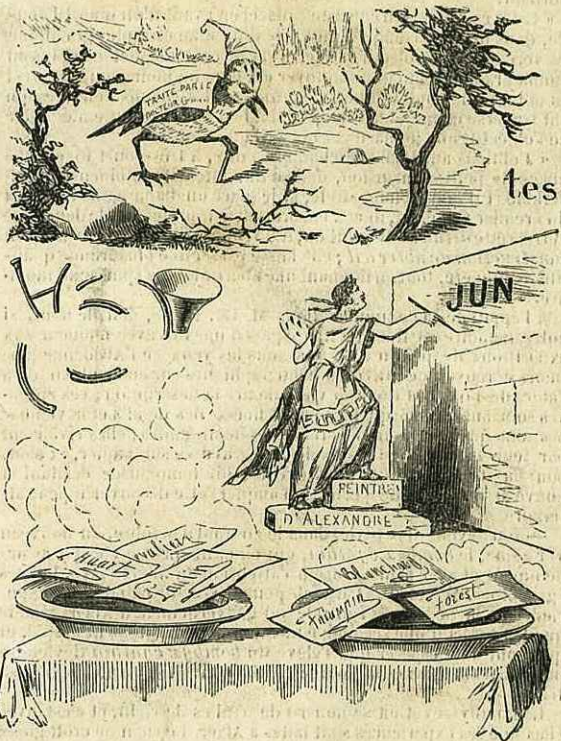
Les Blancs font mat en 5 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 27, H. J. C. ANDREWS.

Les blancs roquent au premier coup.

J. A. DE R.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Aux niais on fait accroire que les vessies sont des lanternes.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, et des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.